



(Denis Kormann pour Le Temps)

Deborah Levy vient présenter à Genève «Hot Milk», un roman lumineux mettant en scène une mère souffrante et sa fille. La sensibilité de l'écrivaine britannique doit beaucoup, dit-elle, à David Bowie, au «Magicien d'Oz», ou encore à James Baldwin

Salomé Kiner
X @salome_k

De Deborah Levy, on croit savoir beaucoup de choses, couchées dans les pages galvanisantes de son «autobiographie en mouvement», trois tomes successivement parus en français en 2020 et 2021. Des ouvrages profonds et accessibles, qui transforment les épreuves de la vie quotidienne en sujets de réflexion philosophique. L'héritage de son père, militant politique; la cabane au fond d'un jardin où elle a l'habitude d'écrire; un divorce douloureux; ses difficultés matérielles – *Ce que je ne veux pas savoir*, *Le Coût de la vie* et *Etat des lieux* lui ont valu un Femina et l'adoration des lecteurs francophones.

De Deborah Levy, on a toujours quelque chose à apprendre. Le 29 mai, elle sera l'hôte de la Société de lecture, à Genève, pour présenter *Hot Milk* (Ed. du Sous-Sol), un roman lumineux, initialement paru en 2016, traduit en français par Céline Leroy, et qui suit une fille, Sofia, mise au service de la maladie et de la personnalité de sa mère Rose. En attendant de rencontrer ses lecteurs suisses, Deborah Levy nous a ouvert les portes de son monde intérieur – des souvenirs et des lectures qui ont forgé la singularité de son regard, la force de son caractère et l'originalité de son œuvre.

«Le Magicien d'Oz»

«J'ai un souvenir très précis où je lis *Le Magicien d'Oz* dans le jardin de notre maison de Johannesburg, allongée dans l'herbe haute, sous un pêcher dont les fruits tombent régulièrement autour de moi. Ce n'est pas le premier livre que j'ai lu mais c'est celui de mon enfance qui m'a le plus marqué. Ses personnages m'apparaissent souvent au détour de la vie. Les deux sorcières, l'épouvantail... Mais le magicien en particulier. Je crois qu'on rencontre régulièrement son alter ego – à savoir un homme qui se présente sous un jour fort, charismatique ou menaçant, mais qui se révèle au final être un charlatan.

Et puis, bien sûr, je pense à Dorothy chaque fois que je vois des chaussures rouges. Cette fille, son chien et cette tempête qui vient tout balayer dans cet endroit intrigant qui s'appelait le Kansas aux États-Unis... C'était très exotique pour moi; je suis née en Afrique du Sud, où j'ai grandi jusqu'à

ce que mes parents s'exilent à Londres en 1968. Pour rentrer chez elle, Dorothy n'avait qu'à claquer trois fois des talons en prononçant la formule magique: «On n'est jamais mieux que chez soi!» Aujourd'hui, si on l'imitait, ce chez-soi serait-il un lieu sûr? Est-ce l'endroit que l'on voudrait fuir ou celui qu'on cherche à rejoindre?»

Les piscines victorienes

«Je ne peux pas parler de mes influences sans nommer les piscines victorienes de Londres. Quand je suis arrivée en Angleterre à 9 ans, je savais nager, contrairement à mes camarades de classe. Les cours de natation avaient lieu dans ces piscines très froides. Tout le monde tremblait dans les courants d'air. J'étais vraiment surprise par ces enfants, très sympathiques au demeurant, qui n'osaient pas mettre la tête sous l'eau.

Et puis, ils buvaient tous du thé. Moi, j'avais grandi sans thé, sans télé; je ne pouvais pas participer aux discussions sur les programmes qu'ils avaient regardés la veille. Je n'avais pas entendu parler des Beatles non plus. A la piscine, pour se donner du courage, ils chantaient «*We all live in a yellow submarine*». Ça m'étonnait qu'ils parlent de sous-marin alors qu'ils ne savaient même pas mettre la tête sous l'eau! L'auraient-ils fait si on avait remplacé l'eau par du thé...? Je me souviens de ces détails avec précision, parce qu'à l'époque je débarquais dans un pays, une culture qu'il me fallait apprivoiser – je me sentais différente, sauf à la piscine, où je me sentais forte parce que je savais nager sous l'eau.»

La littérature française

«Je devais avoir 14 ans quand j'ai plongé dans la littérature française, en dévorant Colette. Je vivais dans une maisonnette de la banlieue ouvrière de Londres, je passais mes après-midi à regarder la pluie tomber par la fenêtre. Mais quand j'ouvrais Colette, je me téléportais en Bourgogne ou dans les vents chauds du sud de la France. Ensuite, j'ai découvert Flaubert, puis Marguerite Duras et Jean Genet, qui m'a donné envie d'écrire pour le théâtre. Quelques années plus tard, j'embarquais dans la poésie: Baudelaire et Apollinaire.

Avec la littérature française, j'ai appris qu'une phrase pouvait être à la fois claire,

limpide et poétique. La pensée existentialiste découverte à l'adolescence ne m'a plus quittée: Quel est le but de la vie? Que dois-je faire de la mienne? Comment négocier-t-on avec les expériences qui nous arrivent?

Dans le premier volume de ma trilogie autobiographique, *Ce que je ne veux pas savoir*, je me mets en scène occupée à lire ces philosophes branchés qui débattent en traînant sur les terrasses de la rive gauche parisienne. Mais quand je lève le nez de mon livre, je suis toujours dans ma banlieue anglaise et je me dis: «Comment devenir existentialiste moi-même s'il n'y a aucun café où boire un expresso dans l'endroit où je vis?»

David Bowie

«Comme pour beaucoup de gens de ma génération, David Bowie a été une grande influence depuis son entrée explosive en scène au début des années 1970. C'est un souvenir qui est indéfectiblement lié à l'émission télévisée *Top of the Pops*, que je ne manquais pour rien au monde. Je montais le volume à fond; mes parents venaient le baisser. Cette scène s'est sûrement répétée dans tous les foyers du pays.

En entendant *Starman* pour la première fois, j'ai compris que Bowie avait ouvert une brèche où nos imaginations allaient pouvoir s'engouffrer. On voulait se libérer de cette Angleterre grise, tellement binaire. Et voilà que débarque cet astre, prêt à jaillir de son vaisseau: «*If we can sparkle, he may land tonight*». Il nous invitait à danser, à profiter de la vie. Il était connecté au *Zeitgeist*: il comprenait ce que la jeunesse avait besoin d'entendre et le retranscrivait en musique. Comme les écrivains, il savait se glisser dans la peau des personnages qu'il inventait. Il nous a ouvert l'esprit, il nous a appris à nous habiller, à nous maquiller, à nous réinventer différemment. Aujourd'hui, David Bowie n'est plus là, mais Ziggy Stardust n'est pas mort: il vit dans mon imagination.»

James Baldwin

«J'ai découvert les essais de Baldwin pendant mes études au Dartington College of Arts. Depuis, j'y reviens régulièrement. Sa pensée est si profonde que j'y découvre toujours quelque chose de nouveau,

Parcours

Deborah Levy est née à Johannesburg en 1959. Son père, activiste politique engagé contre l'apartheid, est emprisonné durant quelques années. En 1968, la famille s'installe en Angleterre. Après ses études au Dartington College of Arts, Deborah Levy écrit des pièces de théâtre pour la Royal Shakespeare Company. Son premier roman paraît en 1989, mais son œuvre reste relativement confidentielle jusqu'en 2011, quand le roman *Sous l'eau* est sélectionné pour le Man Booker Prize. C'est de nouveau le cas de *Hot Milk*, qui sort en 2016. Véritable référence de l'autofiction contemporaine, sa trilogie autobiographique – qui sera bientôt gratifiée d'un quatrième tome – s'est vendue à plus de 100 000 exemplaires en France. *Hot Milk* vient d'être adapté au cinéma avec Emma Mackey et Vicky Krieps dans les rôles principaux.

une stimulation qui m'avait jusqu'alors échappé, ou qui résonne différemment à ce moment-là. Une citation m'intéresse particulièrement: «J'imagine qu'une des raisons pour lesquelles les gens s'accrochent à leurs haines avec tellement d'obstination est qu'ils sentent qu'une fois la haine partie, ils devront affronter leurs souffrances.» Cette phrase m'a aidée à écrire le personnage de la mère dans *Hot Milk*. Elle ne sait pas déchiffrer les messages que son corps lui envoie parce qu'elle refuse les origines de sa douleur. Elle s'accroche à sa maladie car la guérison l'obligerait à affronter sa souffrance psychologique.

Je suis une electricité. Quand on découvre un texte, on rate beaucoup de choses. Tant mieux! Par contre, si je ne suis pas immédiatement captivée, séduite ou emportée, j'abandonne sans aucun scrupule.»

Leonora Carrington

«Le surréalisme m'a permis d'approfondir ma vision du monde. Leonora Carrington en particulier. Son œuvre peinte est féroce et inspirante. Elle a créé un langage visuel qui est à la fois mystérieux et très ancré dans la quotidienneté des choses. Meret Oppenheim me fait le même effet. Elles m'ont appris à voir la poésie dans les objets de tous les jours.

De Leonora Carrington, j'aime aussi l'histoire personnelle. Pour devenir l'artiste qu'elle voulait être, il lui a fallu couper les ponts avec ses origines bourgeoises – elle venait d'une famille de riches industriels textiles. Elle avait un chauffeur qui la déposait à l'école d'art où elle étudiait. Ensuite, elle a tout simplement pris le large. Elle a vécu une très longue relation amoureuse avec Max Ernst. En arrivant au Mexique, où elle passera une grande partie de sa vie, elle a développé cet univers très personnel fait d'animaux, de créatures, de formes occultes.

Le grand voyage de sa vie l'a amenée à traverser l'aristocratie anglaise du début du XXe siècle, la France des surréalistes et l'Amérique latine qu'elle a élue. Elle est dans un processus de métamorphose permanente, et la transformation est une question qui m'occupe énormément.»

Colette King

«Colette King était responsable du département théâtral au Dartington College of Arts. Je m'étais énormément préparée pour passer le concours d'admission. Mais Colette ne voulait rien de prémédité. Elle m'a proposé d'aller faire un tour dans le parc. Elle m'a longuement interrogée sur mes lectures, mes intérêts, mes préoccupations. Elle me posait des questions qu'on ne posait pas à une jeune femme de 18 ans. A l'époque, personne ne s'intéressait aux jeunes gens, on se sentait très incompris.

J'ai été admise et Colette King et moi sommes restées amies jusqu'à sa mort. Ses yeux bleus perçants ne mentaient jamais. Si vous l'ennuyiez, elle ne vous écoutait tout simplement pas. Je lui rendais souvent visite, je lui lisais des pages de mes manuscrits. C'était une critique sévère, mais j'étais là pour ça. Elle cuisinait une soupe à l'oignon immanquable, il ne fallait pas le lui dire: «Mmmh, quelle soupe délicieuse, Colette!» Elle m'a appris ce qu'est la présence scénique. Et l'importance de ce qui n'est pas écrit. Les silences, par exemple.»

Rencontre (en anglais) le mercredi
29 mai à 19h à la Société de lecture,
à Genève. Societe-de-lecture.ch

«Ziggy Stardust n'est pas mort»